

I N S T I T U T

de la

V I E

Réunion du Lundi 20 Mars 1961 (Soirée)
tenue à l'issue d'un dîner au JOCKEY-CLUB

SOMMAIRE DES PRINCIPALES INTERVENTIONS

Débat présidé par M. Gabriel MARCEL

Membre de l'Institut

M. Louis ARMAND

Membre de l'Institut

Pages 15, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 35, 36, 38, 39, 48, 53
56, 57 et 58.

M. Pierre AUBE

Président de la Chambre Nationale des Conseillers Financiers
Pages 58 et 59.

M. Pierre BARTHOLIN

Directeur du Service Financier de la Société Pétrolière,
Page 46.

M. Martial BUISSON

Président de Sédico,

Page 36

M. le Bâtonnier CHARPENTIER

Pages 31, 32, 33, 36, 37 et 48.

M. Jean CHEVALIER

Directeur Adjoint du Bureau des Relations avec les Etats Mem-
bres de l'UNESCO,
pages 29, 50, 51 et 52.

M. de CLERMONT-TONNERRE

Président du Comité National de la Fondation des Anciens
Combattants du Monde,
Pages 59, 60, 61, 62 et 63.

M. Jean DELAY

de l'Académie Française, Professeur à la Faculté de Médecine
de Paris,

Pages 13, 14, 17, 24, 36, 49 et 52.

M. Bernard de GRANRUT

Avocat à la Cour de Paris,

Pages 39 et 40.

M. HERRENSCHMIDT

Associé-Gérant de la Banque Worms,

Pages 54 et 55.

M. JAUDEL

Pages 53 et 54.

.../...

(SOMMAIRE DES PRINCIPALES INTERVENTIONS - Suite -)

Révérénd Père LEBRET

Directeur du Centre International de Formation et de
Recherches,

Pages 25, 26, 27, 28, 47, 51, 52 et 53.

Duc de LUYNES

Pages, 37 et 38.

M. Gabriel MARJEL

Membre de l'Institut,

Pages I, I2, I3, I4, I5, I6, I7, 24, 25, 27, 28, 30, 31, 34,
35, 37, 39, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 51, 52, 54, 56, 57
58, 59 et 63.

M. M. MAROIS

Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris,
Pages I à I2, I4, I5, I6, 33 et 42.

M. OUDIETTE

Directeur à la B.N.C.I

Pages 43 et 47

M. TERRAY

Directeur Général de la Banque de l'Union Européenne,
Page 37

M. TRUPTIL

Président de la Société d'Investissements Vendôme,
Pages 41 et 50

M. J. VERNE

Membre de l'Académie Nationale de Médecine,
Vice-Doyen de la Faculté de Médecine de Paris,
Page 30

La séance est ouverte à 21 heures
sous la Présidence de M.
Gabriel MARCEL.

M. Gabriel MARCEL

Mesdames, Messieurs, je commence par dire que je déplore qu'on m'ait fait l'honneur de me demander de présider cette réunion, ce qui me paraît tout-à-fait abusif. Je ne me sens pas du tout qualifié pour cela, d'autant plus que je pense que ce sera assez difficile, étant donné que nous n'avons pas prévu d'ordre exact dans les interventions.

Une chose est claire : je donne immédiatement la parole au Professeur MAROIS qui expliquera pour ceux surtout qui viennent ici pour la première fois, quel est le but essentiel de notre soirée.

M. MAROIS

Parce que je suis un homme de science, je sais que le destin des hommes se joue aussi dans les laboratoires.

Parce que je suis biologiste, je sais le prix de la vie et sa fragilité.

Le seul témoignage que je puisse porter devant vous, est celui de l'espérance et de l'inquiétude des hommes de science.

La science n'est pas seulement le moteur de l'expansion de nos sociétés. Elle ne joue pas seulement un rôle social et déjà politique. Elle est la pointe fine de l'effort humain, elle est l'aventure de l'homme, et elle pose à l'homme le problème du destin de son espèce et de sa place dans l'univers.

Le héros tragique moderne n'est plus le Roi de Thèbes ou d'Irlande. N'est-il pas l'homme de science atomiste qui a libéré les forces élémentaires, gigantesques et obscures de l'atome ?

.../...

"Je suis un homme qui a peur", s'écrie Niels BOHR, le savant atomiste. Et voici qu'en écho répond EINSTEIN : "Les découvertes atomiques ont tout bouleversé, sauf nos modes de penser ; ce sont de nouveaux modes de penser que l'humanité devra découvrir, si elle veut survivre".

Ce qui caractérise la pensée scientifique contemporaine, c'est sans doute une gigantesque remise en question. Remise en question de ses concepts, puisque certaines disciplines ont posé les équations de leur incertitude. Remise en question de la finalité de la science, car "la science prête complicité aux passions meurtrières". (Jean ROSTAND)

"L'écharde d'un certain sentiment de culpabilité est implantée dans l'âme scientifique". (R.P. DUBARLE)

Remise en question du pari optimiste : "Plus de science égale plus de bonheur". Car selon l'antique adage : "il y aura toujours des pauvres parmi nous. Ce sont les formes de la pauvreté qui ont changé". (CHOJARD)

L'ambivalence de la science éclate. Elle a réduit la société humaine à une seule communauté, mais cette communauté a désormais un destin commun, et elle est soumise aux mêmes périls. Elle a libéré l'homme de son insécurité devant la nature, mais elle a créé des moyens de destruction de masses. Elle a libéré l'homme de l'effort physique, mais elle le rend esclave de la technique. Comment ne pas reprendre l'exclamation de Niels BOHR : "Je suis un homme qui a peur".

Et voici que le dialogue se noue entre les physiciens et les biologistes. C'est un physicien, Francis PERRIN, qui m'a assuré : "La biologie est la science des sciences, parce que la biologie, c'est la vie, et la vie, c'est l'homme".

.../...

C'est OPPENHEIMER qui, dans une conversation privée, m'a dit : "Le XXème siècle ne sera pas seulement le grand siècle de la physique et de la chimie triomphantes. Il sera aussi le grand siècle de la biologie. L'heure de la biologie sonne à l'horloge de la science".

Et voici une phrase de Louis de BROGLIE : "Je pense que si nous parvenons un jour à mieux comprendre la véritable nature encore si mystérieuse de la vie, ce ne pourra être que quand nous aurons acquis la connaissance de nouvelles lois de la Nature, et même, sans doute, quand nous serons parvenus à des points de vue et à des manières de penser dont notre intelligence ne dispose pas encore. Peut-être même, comme semble le suggérer Léon BRILLOUIN, les lois enfin comprises de la biologie nous apparaîtront-elles comme les plus générales, les lois physico-chimiques de la matière inerte n'en étant que des cas particuliers ou des dégénérescences".

Lorsque le physicien exprime son inquiétude, il rejoint l'inquiétude de l'ensemble des hommes. Et le biologiste fait son devoir d'état lorsqu'il affirme le prix de la vie et sa fragilité .

Car la vie est infiniment précieuse, et les raisons du biologiste de la respecter sont multiples.

"La vie n'est pas un phénomène comme les autres. D'ailleurs, elle n'est pas un phénomène, mais une somme de phénomènes. On ne peut la résoudre à une formule simple, aisée à reconnaître par ses propriétés ; l'être vivant ne laisse pas deviner son essence". (GRASSI)

La vie est organisation. "Si, dans un être organisé, quelque mécanisme se dérègle, elle s'évanouit. La matière tombe dans l'inertie et devient la poussière dont parle la Génèse". (GRASSI)

.../...

La vie est flux qui se renouvelle sans cesse, par une auto-synthèse continue. Elle s'use, mais elle se reconstruit. Elle est, selon l'expression de GOETHE, "la durée dans le changement", et selon l'image d'HERACLITE, "le fleuve toujours changeant dans ses vagues, mais éternel dans son cours".

La vie est lutte, effort organisateur, lutte contre l'entropie, contre l'équilibre thermodynamique final, pour maintenir l'ordre des atomes et des molécules. "L'évolution créatrice des formes et des architectures est un phénomène propre aux êtres organisés". (GRASSE)

La vie est la source et le support de l'esprit. Écoutons le Professeur GRASSE : "L'animal, même réduit à une seule cellule, tels les protozoaires, manifeste une conduite qui, souvent, n'a rien de simple. Il choisit ses aliments, évite les obstacles, se montre capable d'apprendre. Le comportement apparaît de plus en plus comme une propriété fondamentale du protoplasme. La lui refuser, serait méconnaître son attribut essentiel, au sens platonicien du terme".

" Quelle que soit la philosophie du biologiste, qu'il se proclame athée ou déiste, adepte du hasard ou déterministe, il se doit de reconnaître, sous peine d'être traité d'aveugle, que l'évolution de la vie dans le monde a tendu dès son départ vers un psychisme toujours plus haut, qui s'est épanoui parmi les primates hominidae."

La vie n'a pas été improvisée. Perdue au milieu des dizaines de milliers de galaxies en mouvement dans l'univers, notre planète, la Terre, est née il y a quelques cinq milliards d'années, à partir d'une masse gazeuse, la nébuleuse primitive.

Il y a trois milliards et demi d'années, la primitive écorce de la terre s'achevait, mais déjà, dans des sédiments

.../...

très anciens, datant de deux milliards et demi d'années, on décelait les premières manifestations de la vie.

Dans le silex du Canada méridional, on a retrouvé des thalles d'algues bleues et de champignons qui datent d'un milliard huit cent millions d'années; ils montrent que la vie avait un fabuleux passé. Il y a plus de trois cent millions d'années, l'ensemble des embranchements avait terminé son évolution, sauf l'embranchement des vertébrés.

Puis ce fut la progression que vous connaissez : l'apparition des poissons, des reptiles, des batraciens, des oiseaux, des mammifères, et, il y a six cent mille ans à peine, l'homme.

Ce qui est certain, c'est que l'évolution est un fait historique. C'est que cette évolution progresse du simple au complexe. C'est que l'on assiste, au cours du temps, à une lente montée de la vie vers des formes supérieures d'organisation, et telle est la première raison de respecter la vie.

"La corne d'abondance de l'évolution créatrice", selon l'expression de BERTALANFFY, est un drame qui déborde de tensions, de dynamisme, de complications tragiques. "Péniblement, la vie déploie sa spirale vers des niveaux toujours plus élevés, mais il lui faut payer pour chaque pas accompli. Elle passe de l'unicellulaire au pluricellulaire, et en même temps, fait pénétrer la mort sur terre. Elle atteint des niveaux de différenciation et de centralisation supérieurs, mais en échange, elle perd sa faculté de régulation post-traumatique. Elle invente un système nerveux d'une haute complexité, et avec lui, la douleur. Aux parties primitives de ce système nerveux, elle adjoint un cerveau, engendrant la conscience qui, par le truchement d'un univers de symboles, permet de prévoir et de diriger l'avenir, inconnu à la brute. Finalement, elle devra peut-être payer ce progrès de sa propre destruction".

Nous mesurons ainsi le prix que la vie a payé jusqu'ici,

.../...

pour son progrès.

Et mesurons maintenant le prix qu'elle semble attacher à son maintien : une émission de liqueur séminale d'un homme, et c'est trois cent millions de spermatozoïdes, c'est-à-dire la population de l'Europe de l'Ouest. Dix émissions, et c'est la population du globe.

Une petite fille arrive à la naissance avec quatre cent mille ovules dont quatre cents seulement seront émis à raison d'un tous les vingt huit jours, au cours des trente ans de la vie génitale de la femme.

Des milliards de spermatozoïdes, des centaines de milliers d'ovules, pour que d'un seul couple aient quelques chances de naître deux ou trois descendants.

Ainsi, la vie dépense sans compter pour survivre. Considérons enfin l'émouvante opiniâtreté de la vie à persévérer dans l'être. Certaines espèces vivantes sont les obscurs témoins des premiers âges. Elles ont traversé les siècles en se reproduisant, identiques à elles-mêmes, jusqu'à nos jours. Vers quel rendez-vous ?

Et voici qu'aujourd'hui, l'homme peut se dresser contre "cette marche éternelle" dont parle BATAILLON. Cette vie qui n'a pas été improvisée, cette vie qui dépense sans compter pour survivre, cette vie qui poursuit sa marche puissante, cette vie si précieuse, voici qu'elle est menacée ; et elle l'est par les progrès de notre science. Les découvertes atomiques le montrent à l'évidence. L'énigme fondamentale de la radiobiologie est l'extraordinaire disproportion entre l'infime quantité d'énergie libérée par les rayonnements, et l'effet produit, c'est-à-dire la mort.

La dose de 600 Roentgen suffit à tuer un homme. 600 Roentgen représentent la cent millième partie de l'énergie que nous consommons en une seconde.

.../...

La cent milliè-
me partie d'énergie que notre organisme dissipe en une
seconde, suffit à nous tuer, si elle est libérée sous forme
de rayonnements. Tel est le premier enseignement de la ra-
diobiologie.

Le second enseignement est celui de la différence de ra-
diosensibilité de la matière vivante, selon le degré d'orga-
nisation. 600 Roentgen pour tuer un homme, des centaines
de milliers de Roentgen pour tuer une cellule isolée et
bien davantage encore pour détruire les constituants d'une
cellule. Plus on monte dans l'échelle de l'organisation,
plus la vie devient fragile. La rançon de l'organisation
est une plus grande fragilité.

J'ai évoqué ici la seule menace atomique. Mais il est
bien d'autres dangers que l'évolution des techniques et des
civilisations fait courir au protoplasme humain.
Je sais que la vie est menacée. En cas de cataclysme atomi-
que, il est faux de dire que toute vie disparaîtra de la
terre. Mais toute forme supérieure radio-sensible de vie
disparaîtra, et la vie sera appelée à un nouvel avenir, à
une nouvelle évolution, dans de nouvelles conditions de mi-
lieu. Mais l'effort de millions de siècles sera perdu.

Je crois que la vie est jeune. Je sais que nous sommes
un moment de son histoire. Je sais qu'une mission millénaire
nous est confiée : celle de la perpétuer. Je vois que nous
avons conquis un pouvoir nouveau : celui d'en abolir les for-
mes supérieures radiosensibles. Et je souhaite que nous dé-
passions les perspectives d'une nation ou d'une génération.
Ce pouvoir que nous avons conquis fait désormais partie de
la condition humaine.

.../...

Le biologiste mesure les problèmes qui se posent à sa propre discipline et aux millions d'hommes dont il est solidaire ; et il s'interroge sur le choix des formes de son action. Car, pour l'homme de science, toute pensée se traduit en principes d'action. L'homme de science n'aime pas susciter l'angoisse et la cultiver. Il résoud par l'action les interrogations de son tourment. La science est mouvement. Elle est fuite optimiste et conquérante en avant. Elle n'est pas contemplation statique, ni délectation morose.

Alors, que faire ? Et c'est ici que les problèmes se posent à nouveau. Vous sentez bien qu'il y a une montée, une irruption des problèmes éthiques dans les méditations des hommes de science. Et, s'ils devaient, aujourd'hui, définir clairement leurs problèmes, voici comment ils les résumeraient :

- Premier problème :

Celui de l'orientation des recherches futures.

- Deuxième problème :

Celui du bon usage des découvertes scientifiques.

L'orientation des recherches futures : il nous apparaît essentiel de mettre l'accent sur la biologie. Car il nous semble que, de toutes les disciplines scientifiques, la biologie, science de la vie, a vocation pour porter l'espérance du monde. La biologie s'offre à nous comme l'humble gardienne de la vie. Le prestige de la biologie va croissant. Certes, elle n'apporte ni l'arme absolue, ni l'énergie. Elle invite seulement à la prudence, et tente d'assurer la défense d'un bien : la vie, dont l'homme, jusqu'ici, s'est montré peu soucieux. Je n'ai pas à évoquer ici le bilan exaltant de ses conquêtes. Je veux seulement dire qu'elle peut, aujourd'hui, ouvrir à l'homme de nouvelles perspectives. Loin de freiner l'essor humain, elle assurera la protection et l'adaptation de la ma-

.../...

tière vivante.

Deuxième problème : le bon usage des découvertes scientifiques : c'est un problème qui dépasse infiniment le savant. C'est un problème de conscience universelle. Sans doute cette conscience universelle s'est-elle déjà exprimée, mais de manière fragmentaire. Elle a quelques excuses à ces manifestations trop fragmentaires, car d'abord la science est un événement récent, dans l'histoire de l'humanité. Si l'on en croit OPPENHEIMER, neuf dixièmes des hommes de science que l'humanité a jamais connus, sont encore vivants.

Et puis, elle a d'autres excuses, car elle n'a pas été puissamment alertée par les hommes de science. Les hommes de science sont, par profession sinon par goût, des solitaires. A partir d'un certain niveau de recherches, l'homme de science cherche et trouve seul : de même que, selon la phrase terrible de PASCAL, l'homme meurt seul. Et pourtant aujourd'hui, le problème se pose d'ouvrir le dialogue de la science et des hommes, de créer un double mouvement des hommes vers la science, et de la science vers les hommes.

Et voici l'initiative que nous avons prise, et voici quel est son résultat :

Des hommes de science -des biologistes- de nombreux pays du monde, se sont rassemblés à notre appel. Ils venaient des Etats-Unis, du Canada, d'Argentine, de Pologne, du Japon, d'Italie, de Hollande, de Belgique, du Danemark, de France. Ces hommes ont mis en commun leurs préoccupations de la défense de la vie et de la défense de l'homme. Ils ont décidé de jeter les bases d'un Institut de la Vie où seraient étudiés les problèmes nouveaux, posés à l'humanité, par l'évolution des sciences et des techniques.

.../...

Ils souhaitent que les hommes sachent qu'il existe quelque part sur la terre, un haut-lieu où les hommes du plus haut niveau de conscience ont entrepris une méditation de l'humanité sur elle-même. Je tiens à souligner certaines caractéristiques de ce mouvement.

La première caractéristique, c'est que l'initiative est venue des biologistes ; des biologistes, des hommes de science, vont ainsi au-devant de l'angoisse des hommes et ils se sont montrés préoccupés de problèmes éthiques.

Un autre caractère de ce mouvement, c'est que ces biologistes ne peuvent pas concevoir de limites très nettes entre les sciences de la vie et les sciences de l'homme. C'est dire qu'ils ont une conception globale de l'homme et de la science, et c'est pourquoi ils font appel à vous.

Comment vous dire à quel point ils souhaitent rompre la solitude de leurs laboratoires ? A quel point ils souhaitent être entourés d'hommes du plus haut niveau de pensée et du plus haut niveau de conscience ?

Ces biologistes ont eu la chance d'émouvoir une organisation de masse absolument apolitique : la Fédération Mondiale des Anciens Combattants, et la Fondation des Anciens Combattants du Monde. Et voici que ces organisations ont décidé, à leur Congrès d'Oslo, d'accorder leur appui à notre mouvement.

Un Comité de Patronage se constitue, groupant des personnalités françaises éminentes. Ces hommes vont se réunir bientôt pour jeter les bases de notre institution.

Et je viens à vous maintenant, pour vous poser trois questions :

- 1) Comment réagissez-vous à cette initiative des biologistes ?

.../...

- 2) Croyez-vous que dans cette conception globale de la vie, que se font les hommes de science, vos disciplines, vos types d'activité peuvent se sentir concernés ? Etes-vous préoccupés par le problème de la défense de la vie et de la défense de l'homme dans les termes où nous le posons ?
- 3) Ce mouvement a été accueilli avec une telle faveur à l'étranger, que, à dire vrai, nous n'avons pas tellement d'inquiétude pour son avenir matériel. Aussi, le troisième problème est-il un problème purement français : que faire pour que, ce mouvement né en France, s'épanouisse en France ? Je le dis non par égoïsme nationaliste, mais parce que je sais que beaucoup de choses sont possibles en France, qui ne le sont pas ailleurs, d'après ce que m'ont dit mes collègues étrangers. J'exprime le souhait de voir ce mouvement se développer aussi en France, parallèlement au développement dans les autres pays.

Notre tâche - voici ma conclusion - : rendre plus présent encore à l'esprit des savants le problème de leurs responsabilités. Faire naître une forme nouvelle de communauté scientifique ; que les consciences scientifiques se préoccupent des avertissements à donner aux hommes. Car la science est le plus souvent seule apte à entrevoir avec assez de clarté les conséquences de son expansion. La place de la biologie, dans ce rôle de conseil de l'humanité, paraît évidente.

Et voici d'autres aspects de notre tâche :

- Ouvrir le dialogue de la science et des hommes,
- Eduquer les hommes, pour la responsabilité,

.../...

- Définir la personne comme entité biologique, juridique, et pour ceux qui l'oseront, métaphysique.

Je termine sur ce dernier écrit de Jean ROSTAND, qui est un appel à la confiance :

"Il serait insensé, il serait irrationnel, que le progrès vital eût engendré une conscience qui, à proportion qu'elle se ferait plus claire, se sentirait plus justifiée au désespoir et à la désertion. Tant que l'homme respirera sur la terre, il restera fidèle à sa tâche de connaissance, de construction, de fraternité. Inapte à se désavouer, il continuera de s'affirmer, d'inventer, de servir, d'aimer, d'être. Faire grève à la nature, ce serait faire grève à lui-même".

(Applaudissements)

M. Gabriel MARCEL

Mesdames, Messieurs, je dis ma reconnaissance au Professeur MAROIS pour cet exposé lucide. Et je crois qu'en même temps, il a eu le mérite d'indiquer comment notre entretien pourrait peut-être s'amorcer.

Je ne voudrais dire ici que deux ou trois mots, me réservant d'intervenir plus tard. Il me semble qu'il serait peut-être essentiel, dès le début de notre recherche, de mettre en lumière clairement - et ce n'est pas facile - ce que sont ces forces qui, progressivement, se sont constituées dans l'homme et, d'une certaine manière, contre la vie.

Car, en réalité, si des hommes comme le Professeur MAROIS éprouvent le besoin - combien justifié - de nous mettre en présence de la vie, du mystère de la vie dans tout ce qu'il a, par

.../...

certains côtés, de merveilleux, par d'autres, de paradoxal, et quelquefois même d'aberrant, c'est que, justement, il s'est créé une situation qui ne me semble pas avoir été suffisamment explorée, et qui implique ici aussi cette aliénation dont on a parlé dans un tout autre registre.

Comment une aliénation a-t-elle pu se produire, par rapport à la vie ?

Je crois que c'est là une question extrêmement intéressante, difficile d'ailleurs, mais sur laquelle je pense que certains des hommes qui sont ici pourraient peut-être nous apporter des éclaircissements ?

Je vais demander au Docteur DELAY s'il a le même sentiment que moi, quant à cette aliénation.

M. DELAY

Qu'entendez-vous exactement par "aliénation" ?

M. Gabriel MARCEL

Je veux dire le fait d'être devenu, d'une certaine manière, étranger à la vie. Je pense en particulier, que le développement excessif de l'esprit d'abstraction et de toutes les conséquences de l'esprit d'abstraction, a contribué puissamment à cette aliénation. Je voudrais savoir ce que vous en pensez ?

M. DELAY

Je crois qu'en effet, c'est un des aspects du problème que la tendance de plus en plus grande à l'abstraction écarte l'homme des sources et des principes mêmes de la vie. Je crois qu'en effet, on peut voir les choses sous cet aspect. Mais ce n'est qu'un aspect entre beaucoup d'autres.

.../...

M. Gabriel MARCEL

Bien sûr. Mais y-a-t-il d'autres aspects sur lesquels vous-même, Professeur, vous aimeriez mettre l'accent?

M. DELAY

C'est un débat tout à fait différent de celui qui est engagé par MAROIS. Si j'ai bien compris, MAROIS a cherché à nous indiquer quels étaient les buts généraux de cet Institut de la Vie, et la question que vous envisagez maintenant, Monsieur Gabriel MARCEL, c'est : comment l'homme est-il parvenu à cet état d'aliénation, par rapport au sens de la vie ?

M. Gabriel MARCEL

Je crois que ce sont deux problèmes absolument connexes. J'aimerais d'ailleurs que M. MAROIS nous dise ce qu'il en pense ? ... Pour moi, nous ne pouvons contribuer d'une façon positive, chacun dans notre sphère, à cette sorte de promotion de la défense de la vie si nous avons commencé par opérer une sorte de reconnaissance sur ce terrain qui est actuellement le nôtre, et où il me semble que s'est développé le mal que je viens de dénoncer, au moins sous un de ses aspects.

Mais il faut demander à M. MAROIS s'il est d'accord, s'il estime aussi que ce sont des problèmes connexes ou complémentaires ?

M. MAROIS

Moi, je voudrais surtout, maintenant, m'effacer ...

M. Gabriel MARCEL

Oui, mais voilà ...

.../...

M. Louis ARMAND

Voilà la première abstraction.

M. Gabriel MARCEL

Non, non ... Je vous ai déjà dit que je présiderais peut-être très mal, alors il ne faudrait pas que je commence par ce qui vous apparaîtrait à vous-mêmes comme une sorte d'erreur d'aiguillage.

Remarquez que ce que j'ai dit n'est nullement contraire à ce que vous avez indiqué vous-mêmes. Cela m'apparaît simplement comme une sorte de recherche préliminaire qui n'est pas sans importance, si nous voulons ensuite poursuivre des fins vraiment positives. Je me trompe peut-être, ... ? Je dis que les choses m'apparaissent de cette manière ...

M. MAROIS

Je crois que l'instance philosophique est non seulement souhaitable, mais inévitable; cette manière conceptuelle d'envisager le problème m'apparaît très nécessaire. Mais je crois aussi qu'il y a une autre aspect : l'aspect hélas immédiat ; il y a cette urgence très grande : la vie est menacée. Nous sommes des hommes de science, nous venons à vous, nous voulons rompre notre solitude au nom d'un idéal de survie. Et je voudrais bien que chacun puisse dire quelles sont ses réactions presque à l'état brut.

M. Gabriel MARCEL

Absolument. Remarquez je me suis, semble-t-il, très mal fait comprendre, car pour moi, c'est une recherche qui doit être entièrement concrète, et à partir de la situation actuelle, non pas du tout une recherche conceptuelle, pour employer

.../...

vosre mot, qui porterait sur la vie en général et sur l'esprit, - je crois que ceci ne nous mènerait absolument à rien - non, mais je veux dire : nous nous trouvons en présence d'une situation, et alors là, je crois qu'il est de toute importance que des hommes relevant de disciplines aussi différentes, et surtout assumant des responsabilités aussi diverses, soient réunis comme ils le sont ce soir. Et j'insiste énormément sur le terme de "responsabilités", car pour moi, c'est le plus important. Et je crois, justement, qu'il faudrait que Monsieur Louis ARMAND, que Monsieur le Bâtonnier CHARPENTIER, que Monsieur OUDIETTE, que sais-je ? ... veuillent bien nous dire jusqu'à quel point, en fonction des responsabilités qui sont les leurs, des tâches qui sont les leurs, ils aperçoivent une sorte de réfraction, si vous voulez, du problème général que vous avez posé ?

M. MAROIS

C'est cela.

M. Gabriel MARCEL

Je crois que c'est cela que nous cherchons. Encore une fois, il était indispensable que le problème fût posé par un biologiste. J'ajouterai cependant une petite remarque, plutôt un point d'interrogation : il y a un doute possible sur la relation du biologiste à la vie. C'est ce que je me suis, d'ailleurs, permis de vous indiquer l'autre jour. Je vous ai dit : "Si nous considérons la biologie sous ses espèces les plus positives, et dans la mesure même où elle procède le plus souvent analytiquement, on peut toujours être tenté de se demander si, sauf dans des écoles particulières, comme par exemple, le vitalisme, la biologie considé-

.../...

rée comme science et comme technique ne risque pas d'aboutir à une méconnaissance de ce que nous appelons "la vie"; c'est là, n'est-ce pas ? qu'il y a un problème extrêmement difficile, une ambiguïté fondamentale, et je crois que de cette ambiguïté, nous devons prendre conscience tout de suite ; parce que, autrement, nous risquons de nous perdre dans des contradictions. Et je crois cette question absolument préliminaire.

Par conséquent, je dirai deux choses :

- Je dirai, d'une part, qu'il fallait que le problème fût posé par le biologiste. C'est le biologiste qui doit le faire.
- Mais en même temps, je dirai : le biologiste lui-même, en tant qu'il réfléchit sur sa science et sur lui-même, ne peut pas ne pas se poser cette question : est-ce qu'il n'y a pas dans la vie, au sens extraordinairement ample, concret, je dirai presque dramatique, que vous avez indiqué vous-mêmes, quelque chose qui, par nature, échappe aux prises de la biologie, en tant que science ?

Le Professeur DELAY accepterait-il qu'on pose la question comme je viens de le faire ?

M. DELAY

Je crois qu'il est dangereux de vouloir commencer par définir la vie. Ce que vous critiquez aussi ...

M. Gabriel MARCEL

Je n'ai pas parlé de définition, mais je crois que vous avez raison. Je crois que c'est, en fait, extrêmement difficile. Mais d'autre part ce qui, d'emblée est troublant - et cela me frappe depuis bien des années - c'est que nous sommes continuellement amenés à parler de la vie, et vous-mêmes

.../...

l'avez fait - je vous prends ici à témoin, et comme exemple - en un sens qui excède considérablement le sens assez précis dans lequel le biologiste parle des phénomènes de la vie.

Par conséquent, je ne réclame pas du tout, du tout, une définition ; encore une fois, ne cherchez pas à m'entraîner sur un terrain conceptuel qui n'est le mien en aucune manière, et qu'on m'a assez reproché, d'ailleurs. Alors, ce serait paradoxal.

Mais je dis simplement qu'il y a là déjà une question qui se pose, me semble-t-il, au départ.

Du reste, j'aimerais bien que quelqu'un - enfin que qui voudra - dise quelque chose là-dessus ... Mais j'ajouterai immédiatement qu'après avoir posé cette question, parce que j'estime que je devais le faire, je serai le premier à dire qu'il ne faut pas nous y attarder, en tout cas pas maintenant. Je crois que nous risquerions de nous ensabler complètement. Mais je ne pense pas qu'on puisse éviter de poser la question. Alors, je ne sais pas qui voudra dire un mot là-dessus ?

M. Louis ARMAND

Moi, je veux bien me dévouer. Je suis incapable, bien entendu, dès le début, de répondre à toutes les questions que vous avez posées, surtout vous, Monsieur Gabriel MARCEL. Mais je crois que nous pouvons conclure avec Monsieur MAROIS, que la nécessité d'aborder le problème de la vie, même s'il est mal abordé, doit être considérée comme un devoir aujourd'hui. Et je dis bien : en supposant qu'il soit mal abordé. Je crois que si l'on attend qu'on l'aborde bien, ce sera trop tard.

Dans notre conjoncture, je dis oui, et mon adhésion est totale. Nous avons, pendant des soirées, discuté ces problèmes. Mais je dis tout de suite que pour moi, je suis un peu

.../...

de votre tendance.

Le problème urgent, ce n'est pas tellement la vie au point de vue biologique, c'est la vie au point de vue de ce qui intéresse l'homme, c'est-à-dire de ce qu'il porte de transcendant. Nous savons que tout substratum d'une vie ... que la vie, s'est, depuis deux ou trois milliards d'années, concentrée ; la vie est un concentré de temps, comme l'atome est un concentré d'énergie, mais dans l'atome nous ne voyons que l'énergie ; dans la vie nous voyons autre chose. Par conséquent, ce qui est précieux, c'est le dernier support, ce qui a été mis par-dessus le pithécantrope ; et c'est cela qu'il faut considérer et pas tellement la vie.

D'ailleurs, vous l'avez dit vous-mêmes ... Si l'on prend le problème sous cet angle, il faut faire attention, parce que ce qu'il faut défendre, c'est la symbiose dans laquelle vit l'homme. L'homme ne peut pas être séparé du reste de la vie. Non seulement dans la chaîne biologique, mais d'une façon plus générale encore ; je sais qu'un jour a surgi le mot de "défense de la biosphère". Ce mot me satisfait davantage que "défense de la vie". C'est la défense de tout ce qui nous entoure, de tout ce par quoi nous vivons.

Cette défense là inclut aussi la société, parce que l'homme vit en société, qu'il faut le défendre contre de mauvaises sociétés. L'aspect de la guerre n'est pas seul envisagé, mais l'aspect plus vaste de l'équilibre de la société.

Je disais tout à l'heure que nous ne savons pas exprimer les forces qui font l'équilibre d'un être vivant. Nous parlons en chimistes, en thermo-dynamiciens. Ce niveau sera considéré plus tard comme élémentaire. On saura, un jour, exprimer ces forces d'équilibre, comme on écrit l'équation qui donne l'équilibre d'un solide, même l'équilibre d'un solide qui

.../...

marche, bien entendu. Par conséquent, la vie qui est en mouvement, aura un jour sa forme. Mais pour le moment, nous n'avons qu'à le constater, nous n'en sommes qu'au niveau de l'histoire naturelle. L'homme est en équilibre, en fonction d'une biosphère, et en fonction des êtres, des humains qui interviennent de plus en plus sur lui. Car la grande mutation - c'est du TEILHARD pur - c'est l'influence de plus en plus grande de l'ensemble des êtres sur un individu, et réciproquement, de cet individu sur les êtres.

Voilà un des points sur lequel nous aurons besoin d'une mathématique nouvelle.

Alors, disons : l'homme a certainement besoin d'être protégé, contre l'évolution de la biosphère et de la société humaine. Et je vois très peu de gens qui refuseraient de signer, de faire partie d'une ligue de la défense de l'homme, l'homme étant considéré comme ce qu'il y a de plus transcendant par rapport à l'évolution.

Ceci étant, je vous dis : il faut, pourquoi pas ? prendre comme base la biologie, même si l'on sait que ce n'est peut-être pas ainsi que le problème devrait être posé d'une façon générale, mais comme nous ne savons pas le poser, alors autant prendre la biologie. C'est très supérieur à la physique, et hyper-supérieur à la Géométrie.

Disons-le ouvertement : les Russes font deux heures de biologie à partir de la classe de troisième ; il est important que l'on apprenne la biologie, et les Russes, ^{en} prenant une telle décision, ont fait une très belle oeuvre.

Il faudrait que toute personne qui termine ses études secondaires - un Français sur deux ou sur trois, dans quelques années - ait le respect de la vie grâce à la biologie. Et, attention. Comme nous savons que certaines inspirations de l'homme ne s'acquièrent qu'à un certain âge, il

.../...

faut faire cet enseignement jeune. Il faut donner le respect de la vie dans toute sa grandeur, à ces jeunes. La classe de troisième est peut-être bien choisie : onze ans, ou dix ans, pour la mécanique et la physique, et peut-être, en effet, treize ou quatorze ans, pour la biologie, mais pas plus tard. Et en tout cas, pas d'étudiants qui font de l'histoire naturelle, en classe de philosophie, pour se moquer de l'histoire naturelle, malgré les progrès qu'elle a faits.

Donc, j'affirme d'emblée : pourquoi ne pas prendre pour base la biologie, et pourquoi l'un des premiers objectifs de notre action ne serait-il pas que la biologie doive faire partie de la culture.

Par contre, ... non pas par contre, - je ne crois pas que le problème atomique soit le problème essentiel, mais je crois qu'il faut l'utiliser parce qu'il a marqué, parce que le lecteur de Paris-Soir le connaît et, qu'il faut utiliser ce fait. Mais il ne faut pas, au niveau de la culture supérieure, le surestimer. Et nous nous faisons beaucoup de tort, nous défenseurs de la vie, en laissant propager des affirmations comme la défense de la vie dans la Méditerranée parce qu'on y a immergé trois tonneaux ... Il faut dire ouvertement, et il faut avoir le courage de dire : Nous qui voulons la protection de la vie, au sens élevé du mot, nous ne sommes pas ridicules au point de soutenir n'importe quelle thèse.

J'ai beaucoup vécu dans le milieu atomique à un moment donné de ma vie. Nous ridiculisons - pas nous, mais un certain nombre de gens - ridiculisent cette action supérieure, en grossissant les dangers de je ne sais quels essais atomiques, ou de je ne sais quelles immersions. Des problèmes

.../...

se posent, bien entendu ; une surveillance est nécessaire, mais il ne faut pas croire qu'on sauve la vie tous les jours lorsqu'on empêche de mettre quelques fûts près de la Corse - malgré le respect que j'ai pour elle -. On a dit, jusqu'ici plus d'erreurs sur la protection de la vie, à propos de la radioactivité, que de vérités. Ceci permet aux gens qui n'ont pas le même respect que vous de la vie de se moquer totalement de ceux qui essayent de la défendre.

L'état d'esprit de nos amis du Commissariat à l'Energie Atomique est absolument édifiant à ce sujet. Et par conséquent, que celui qui se fait le protagoniste de cette défense supérieure de la vie, mette au pas ceux qui, simplement, font on peut dire, du "bluff" autour de quelques curies.

Enfin, dernier point : je pense que le problème principal, c'est quand même l'angoisse.

Niels BOHR, mais il est âgé, dit : "Je suis un homme angoissé et inquiet" ... J'ai vu ses réactions : Niels BOHR n'aurait pas écrit cela lorsqu'il gagnait son Prix Nobel. N'oublions pas que tous les Prix Nobel de la Physique moderne, ont conquis leur prix avant l'âge de trente ans ; or, les hommes philosophent à un autre âge. M. TELIER n'est pas un homme inquiet, et il a fait la bombe à hydrogène, sans aucune anxiété.

Donc, il faut bien prendre garde, quand on dit : "Tous les gens sont inquiets"... J'en connais, certes, quelques-uns, mais j'en connais qui ne le sont absolument pas.

Ceci dit, je crois beaucoup à l'angoisse du monde, mais parce que le monde, d'ailleurs, fait des progrès, non seulement en sciences, mais en compréhension, en échanges d'informations, en échanges ... Et je crois que ce fait important et indubitable doit faire partie de nos préoccupations.

Qu'est-ce que le monde devient, au moment où n'importe qui

.../...

peut avoir tous les jours une information, sur n'importe quoi, à l'échelle du monde ; au moment où au lieu d'avoir simplement la nouvelle qu'il est mort beaucoup de petits Chinois, on voit leur photographie ; au moment où au lieu de savoir qu'il y a une famine en Inde, - ce que nous avons tous appris il y a vingt cinq ans - on nous montre le petit Congolais vraiment misérable, famélique, maigre. Celui qui peut agir n'a pas d'angoisse. Mais ceux qui vont rester spectateurs, là, devant leur écran de télévision, sans agir, ne se sentent-ils pas lâches ?

Je m'excuse, je donne de très mauvais exemples, surtout ici, devant le Professeur DELAY. Mais je veux dire que c'est en ces termes qu'à mon avis, il faut poser le problème général de l'homme, l'homme baignant non seulement dans la biosphère, mais dans la société. Et se servir peut-être astucieusement du problème atomique, qui est urgent, et qui a déjà sensibilisé le monde : s'en servir. Vous citerai-je un problème très voisin ? Je crains autant l'absence d'eau potable, l'absence d'eau en général, dans un pays, même comme la France, dans vingt cinq ans, que le risque atomique. Je m'excuse de le dire, cette crainte paraît terre à terre. Je redoute aussi la pollution atmosphérique. Je ne dis pas qu'elle soit très grave. Elle est peut-être plus grave pour les jeunes générations, qu'on ne le croit. Il n'est pas certain pour autant que la jeune génération, qui est élevée au niveau d'un pot d'échappement, n'ait pas une certaine réactivité défavorable à certaines formes de vie : et cette réactivité aurait pu être favorable, si l'on avait pris des mesures de précautions.

Voilà, ... je m'excuse ...

.../...

M. Gabriel MARCEL

Non, c'est exactement ce que nous vous demandions. Alors ...

M. DELAY

Monsieur ARMAND envisage d'une part la défense de la vie en général, mais surtout, semble-t-il, la défense d'une certaine forme supérieure de vie. Il distingue l'homme du pithécantrophe. Alors là, nous ne sommes plus dans le domaine de la défense de la vie, mais dans le domaine de la défense des valeurs. Nous sommes dans un domaine qui n'est plus celui de la biosphère, mais de la noosphère ...

M. Louis ARMAND

Je n'en ai pas parlé.

M. DELAY

Et quand, finalement, vous abordez le problème de l'angoisse, là nous sommes dans un problème qui dépasse infiniment la biologie. C'est pourquoi il me semble qu'il y a une certaine incertitude dans les limites qui sont assignées à cet Institut. Qu'il s'agisse de défendre la vie en général, mon Dieu, je crois que nous avons toute l'humanité avec nous, en ce sens que : quel Institut se fondera pour la défense de la mort ? Il n'y en aura pas beaucoup.

C'est à partir du moment où vous envisagez un but plus précis, qui est celui de la défense d'un certain ordre de valeurs, d'une vie un peu supérieure, à partir de ce moment-là, alors, la question des valeurs est posée, et les lignes de démarcation surgissent.

M. Louis ARMAND

Nous avons le pithécantrophe contre nous ... en liberté d'ailleurs. Ce que je voulais dire, c'est qu'à mon avis, le problème ne pouvait pas être défini, mais que quoiqu'il ne puisse pas

.../...

être défini, je crois qu'il faut l'aborder.

Je crois que quand les premiers hommes se sont occupés du corps humain, pour faire de la médecine, si on leur avait demandé de préciser les contours du problème, ils n'auraient pas pu le faire, et cependant, on a bien fait de l'aborder.

M. Gabriel MARCEL

Mais, remarquez : ce que vous dites rejoint ce que je disais ; car il est bien évident que lorsque j'opposais la vie, dans un sens large et diffus, à la vie biologique, cela impliquait, précisément, les valeurs auxquelles vous venez de faire allusion. Et là, je crois qu'il y a un point auquel il faut faire extrêmement attention, parce qu'il faut quand même savoir ce que nous disons, quand nous parlons défense de la vie ; il faut préciser si "défense de la vie" signifie défense d'un certain nombre de valeurs supérieures qui peuvent s'incarner dans la vie ? Je crois que nous pourrions demander au Père LEBRET s'il aurait quelque chose à dire ?

Père LEBRET

Mon domaine n'est pas le vôtre, je ne suis pas biologiste, je suis très peu philosophe. Je rencontre le problème de la vie, mais de la vie de sociétés qui sont en évolution, avec ce terrible point d'interrogation de savoir si ces populations seront nourries, si la croissance de la population, rendue possible par l'hygiène et la médecine nouvelles, ne va pas aboutir à une régression générale de la vie, la croissance de l'agriculture ne pouvant pas suivre celle de la population. C'est un problème, pour moi, angoissant.

Je trouve des pays où, pendant vingt ans, trente ans, en utilisant bien les ressources du sol, on pourra faire face au

.../...

péril. Je trouve des pays qui ne pourront absolument pas faire face. Si l'on admet que la population du monde va au moins doubler d'ici la fin du siècle, il faut au moins tripler la production, pour amener les hommes à un niveau biologique satisfaisant. Et, pour produire cette alimentation plus abondante, il faut tenir compte des moyens de production. Il faut, en gros, quadrupler la production, pour l'ensemble du monde, d'ici la fin du siècle. Je crois que l'humanité en est encore capable, à condition qu'elle se pose le problème, mais tant que l'humanité se pose, comme problème fondamental, celui de sa destruction, nous n'avons pas d'issue. Il me semble que pendant vingt, trente, quarante ans, nous pourrons encore répondre aux besoins des hommes, en trouvant des nouvelles formes de communication entre les hommes et d'échanges entre les peuples.

Si ces questions sont étudiées rationnellement, et si l'on en cherche les solutions, oui ... mais dans les errements actuels, déjà à ce court terme, nous n'arriverons pas. Plus loin, je ne vois pas clair.

Mon impression c'est que si des découvertes biologiques aussi importantes que celles de l'atome ne se produisent pas, on ne pourra plus ... enfin, il ne faut pas non plus faire le prophète à trop long terme ... je suis en tout cas extrêmement inquiet, devant ce problème que je rencontre sur le terrain, dans les études que je fais dans les différents pays sous-développés.

Ceci est un premier point.

Le second point, me paraît peut-être capital : le biologiste étudie en biologiste. Mais la pensée, l'idéal humain, la prise de position devant soi-même et devant l'au-delà possible, sont aussi des problèmes de la vie. Et c'est

.../...

là que le problème des valeurs se pose.

Mon impression, en parcourant le monde - mettons que je fasse le tour du monde une fois par an, c'est quand même beaucoup - mon impression, est qu'il y a une dévalorisation de l'homme qui s'accélère du fait de la désagrégation des civilisations, et que l'occident incapable de penser une vision du monde se trouve en perte de vitesse. Je suis effrayé, devant la menace qui pèse actuellement sur les valeurs humaines. Ce problème n'est pas directement biologique, si vous le voulez, mais il s'accorde bien à votre préoccupation, parce que, comme le disait très bien Monsieur ARMAND, la biologie, c'est la porte par laquelle nous devons entrer, maintenant. Mais c'est le problème total que nous avons à considérer. Je ne suis pas désespéré parce que je suis chrétien, donc il y a une évasion surnaturelle, comme dirait MARX, une possibilité pour l'homme malheureux de trouver quand même l'essentiel. Mais dans une dévalorisation totale de l'homme, peut-être ne sera-t-il pas en mesure de retrouver l'essentiel. Je suis donc terriblement inquiet. Et quand je vois mes camarades enquêteurs qui voient dans le développement les seules valeurs économiques, les seules valeurs quantitatives et saccagent les valeurs de la civilisation antécédente, sans tenir compte de ce qu'on pourrait tirer de ces valeurs, je vous avoue que je suis effrayé.

M. Gabriel MARCEL

Je crois que ce que vient de dire le Père LEBRET est extrêmement important, et entièrement dans l'axe à la fois de ce que vous avez dit et de ce que nous avons dit ensuite.

Il y aurait d'ailleurs une question à se poser, et dont je ne vois pas clairement la réponse : c'est la connexion qui existe probablement entre les deux problèmes que vous avez posés, n'est-ce-pas ? Ce problème de plus en plus angois-

.../...

sant, des pays sous-développés, l'extraordinaire difficulté de leur venir en aide, d'une part, et puis, de l'autre, ce processus de déshumanisation qui vous épouvante comme il m'épouvante moi-même.

Père LEBRET

Aussi bien, il me semble que des réunions comme celles-ci, un peu élargies, peuvent jeter l'alarme, et réattirer l'attention de l'humanité sur l'essentiel ... Je ne rencontre partout que des gens de l'immédiateté ; ce sont des gens de l'année, des gens du court terme, et je ne vois pas comment l'humanité peut s'en tirer, si elle ne retrouve pas une vie beaucoup plus large, à beaucoup plus long terme... Cela, c'est la faute des philosophes qui n'ont pas bien fait leur travail, en ne réussissant pas à imprégner assez la pensée, c'est la faute des théologiens qui se sont totalement endormis, mais c'est aussi la faute de tout le monde, parce que nous n'avons pas le droit de n'être pas des hommes.

Un de mes amis, au coin de la 42ème Rue et de la Lexington Avenue, me disait : regardez passer ces Américains - on pourrait en dire autant des Parisiens - , ils n'ont qu'une préoccupation : celle de ne pas se rencontrer eux-mêmes. Je trouve cela affreux. Quand une civilisation en arrive là, elle n'est plus une civilisation, déjà elle est condamnée.

M. Gabriel MARCEL

J'aurais voulu demander à Monsieur Jean CHEVALIER, qui a voyagé dans les pays de l'Asie du Sud-Est, et qui a fait des expériences qui vont tout à fait dans le sens de ce que vient de dire le Père LEBRET, s'il peut nous dire quelques

.../...

mots.

M. Jean CHEVALIER

Monsieur Gabriel MARCEL, je suis un peu perplexe. Je vous avouerais que je suis très impressionné par tout ce que je viens d'entendre, et je serai enclin à formuler pour moi-même une première conclusion : c'est que la biologie n'est pas la science de la vie. Et, si l'Institut de la Vie, que vous projetez, devait prendre en considération tous les objectifs qu'on vient d'énumérer ici, je crois qu'il serait une chose extrêmement nouvelle, extrêmement difficile à comprendre, exigeant une coopération de personnalités venant de disciplines très différentes, mais tendant à faire ce dont, je crois, le monde a le plus besoin, c'est-à-dire des hommes de synthèse, des hommes qui ont une vue de tous les aspects d'un problème.

Et je dois dire qu'au cours des voyages dont vous parlez, pas plus qu'à l'intérieur de la Maison où je travaille, j'ai eu l'impression de rencontrer des humanités diverses ; j'ai été frappé par l'identité des besoins, mais aussi par une sorte d'identité de l'incompréhension.

Il n'est pas nécessaire d'aller en Extrême-Orient, en Amérique du Sud, au Nord de l'Europe, ou au Sud, mais, je le répète, à Paris même, au même étage d'un grand service, pour se demander, parfois, si l'on comprend, et si l'on est compris.

Et, cet Institut de la Vie . . . si l'on prend en considération tous ces objectifs, devrait avant tout - pour reprendre une formule de Monsieur le Professeur DELAY, - être consacré à une recherche des valeurs, à une axiologie.

Dans ces valeurs, la valeur physique, la vie physique, l'objet de la biologie, seraient évidemment un des éléments prépondérants. Mais la menace la plus grave, peut-être, - et

.../...

je rejoins M. ARMAND - ne me paraît pas être la menace atomique. Peut-être suis-je angoissé parce que je n'agis pas assez ; en tout cas, ce qui m'angoisse le plus, vraiment, c'est cette diversité de l'intelligence humaine, cette diversité des axes, dans lesquels on juge, on sent, on agit. Et, pour moi, le besoin fondamental que j'éprouve, est un besoin d'unité dans la recherche des valeurs.

Je n'ai pas l'expérience du passé, mais Monsieur de CLERMONT-TONNERRE, qui connaît parfaitement l'Histoire, pourrait nous dire si, dans le passé, on a éprouvé pareil sentiment ? J'ai l'impression, en ce moment, d'une atomisation des esprits.

Notre Institut de la Vie, je crois, pourrait rendre de précieux services, s'il acceptait d'envisager ces problèmes dans toute leur ampleur.

M. Gabriel MARCEL

Je voudrais demander au Professeur VERNE s'il aurait quelque chose à dire ?

M. VERNE

Je voudrais vous faire part de quelques réflexions. Je suis un biologiste, comme mon collaborateur et ami MAROIS, et un des premiers, il m'a convaincu à son véritable apostolat. J'ai été séduit par sa formule de l'Institut de la Vie.

Dans une réunion antérieure, j'ai fait allusion à la biosphère, et j'ai dit qu'au-dessus de la biosphère, il y avait l'anthroposphère ; la vie des hommes et les valeurs humaines nous intéressent surtout. Viendra après la psychosphère. Dans cette défense de la vie, il faut donc considérer la défense de la vie humaine, et aussi la défense de la vie en général, parce que la vie s'étend non seulement à l'homme

.../...

mais à tous les animaux et à tous les végétaux. Les végétaux et les animaux font partie de la biosphère. Et ils sont nécessaires à la vie humaine. Pour que l'anthroposphère puisse exister, il faut que la biosphère puisse prospérer. Par conséquent, défendre la vie sous toutes ses formes, aussi bien sous les formes les plus élémentaires que ^{sous} les formes les plus élevées qui conduisent aux plus hautes valeurs humaines.

Mais il est un fait dont il faut tenir compte : c'est que le plus grand ennemi de la vie, c'est la vie elle-même : on faisait allusion tout à l'heure à cet accroissement de la population tel que la vie sera de plus en plus difficile, parce qu'il y aura trop de vies à la surface de la terre. Voilà quelques réflexions que je me permets de vous soumettre.

M. Gabriel MARCEL

Monsieur le Bâtonnier CHARPENTIER, est-ce que vous auriez quelque chose à dire, dans la perspective de votre propre expérience?

M. CHARPENTIER

Je m'imagine que si vous avez invité à participer à cette réunion des hommes qui ne sont ni biologistes, (complètement ignorants de la biologie,) ni philosophes, c'est que vous avez l'idée de ^{faire} sortir la biologie de sa tour d'ivoire, et de la faire déboucher sur les problèmes de la vie pratique, individuelle et sociale.

Il ne s'agit pas, ici, de sauver la vie, comme le disait tout à l'heure Monsieur le Professeur DELAY : la-dessus, tout le monde est d'accord ; et je ne crois pas plus que Monsieur ARMAND au danger atomique. Mes contacts avec le Commissariat

.../...

à l'Energie Atomique ont suffi à me rassurer et m'ont conduit à penser que ce danger avait été considérablement exagéré, dans des desseins politiques.

Mais ce qu'il s'agit de sauver, c'est l'homme, et la vie humaine. , les valeurs humaines, les valeurs individuelles, les valeurs sociales.

L'homme et la société ont été, autrefois, formés par d'autres disciplines, par des religions, par des philosophies, par des phénomènes économiques. Ce sont eux qui ont modelé la société. Il s'agit de savoir, aujourd'hui, si les découvertes de la biologie, ne doivent pas nous amener à concevoir la formation de l'homme, et des sociétés, d'une manière différente ?

Je crois que c'est là le problème.

Alors, en ce qui concerne l'homme, on a dit, tout à l'heure je crois, et je partage cet avis, que l'homme était actuellement très menacé.

Je crois que l'homme est menacé par la technique, par les abus de la technique. Tel est le premier problème.

Quant aux sociétés, il est certain que les découvertes de la biologie nous amènent à concevoir beaucoup de problèmes nouveaux, en ce qui concerne leur organisation. Le problème de la surpopulation a été examiné tout à l'heure, mais il en est beaucoup d'autres. Problème de répartition, de la répartition de l'humanité ... je n'ose pas prononcer le mot de "races" - mais enfin il y a tout de même des groupes humains, qui sont différents. Est-ce que le développement de la Chine aux dépens de l'Europe, ou, par exemple, des Noirs aux Etats-Unis, au dépens des Blancs ne pose pas des problèmes extrêmement importants et sur lesquels, me semble-t-il, la biologie a à dire sont mot ?

Il y a les problèmes de l'eugénique .

.../...

Il y a les problèmes du vieillissement de l'humanité. Aujourd'hui, on a prolongé la vie humaine. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? ... dans quelle mesure ? ... Dans quelle mesure doit-on persévérer ?

Autant de problèmes qui, je crois, devraient être examinés, et dans lesquels la biologie a son mot à dire.

Il est certain qu'autrefois, lorsque les données biologiques étaient inconnues, on était livré sans défense à tous ces phénomènes .

Il me semble que c'est dans cet ordre d'idée que nous devrions aujourd'hui, que vous devriez orienter vos recherches. Voilà les quelques observations que je pouvais faire ...

M. MAROIS

Quels sont les rapports de la science et du droit ?

M. CHARPENTIER

Oh ... vous savez ... rapports de la science et du droit .. à vrai dire, ils coïncident rarement ... rarement. Mais alors, il faudrait renoncer à l'idée philosophique de justice, et c'est tout autre chose, et qui n'a aucun rapport avec la biologie, et avec la nature. La nature est injuste, elle est foncièrement injuste.

M. MAROIS

Le droit a quand même rapport avec la défense de l'homme ?

M. CHARPENTIER

Il faut envisager le droit, je crois, ici, comme moyen d'application. Lorsque, au nom de la biologie, vous aurez résolu quelques-uns des problèmes dont je parlais tout à l'heure

.../...

eh bien, vous verrez par quels procédés juridiques vous pourrez les appliquer.

Supposez, par exemple, nous parlions de la surpopulation, que vous soyez partisan d'un contrôle des naissances. A ce moment, vous ferez appel aux procédés juridiques, pour assurer ce contrôle. De même qu'on a fait appel à des procédés juridiques pour les multiplier : On a inventé les allocations familiales, Vous pouvez employer le système contraire pour les limiter.

N'envisagez pas le droit, à mon avis, comme autre chose que comme une application.

M. Gabriel MARCEL

Je crois que le problème du contrôle des naissances est extrêmement important, dans cette perspective, car il touche précisément à l'ambiguïté contre laquelle nous ne cessons de nous cogner. D'une certaine manière, on pourra dire que le contrôle des naissances s'exerce contre la vie, alors que nous avons, au contraire, le sentiment introduisant la considération des valeurs, que c'est beaucoup plutôt une certaine défense de la vie, contre une prolifération de la vie, qui lui est nuisible.

Voyez ? .. Par conséquent, nous retrouvons encore cette question qui est fondamentale, et je crois que c'est quand même la question. Et là, je rejoins l'idée du Professeur DELAY, et de M. CHEVALIER : c'est le problème des rapports de la valeur et de la vie.

D'ailleurs, si j'y avais pensé, j'aurais apporté une note que j'avais rédigée autrefois, qui était précisément sur ce thème, et où je soulevais cette difficulté ; que si l'on admet, dans la ligne nietzschéenne, que la valeur est fonction de la vie, si véritablement c'est la vie qui détermine les

.../...

valeurs, la vie elle-même cesse d'être une valeur.

Ceci a l'air d'être tout à fait curieux et paradoxal, mais je crois que c'est vrai. Et je pense que cette difficulté là, nous venons de tourner autour d'elle tout le temps. Et je ne crois pas qu'on puisse l'esquiver.

M. Louis ARMAND

Je crois qu'il y a une dualité. Nous savons maintenant, que les problèmes difficiles apparaissent tous sous forme d'une dualité. Il ne faut pas essayer de la couper.

M. Gabriel MARCEL

Ce n'est pas réductible.

M. Louis ARMAND

C'est cela, le mot est exact. Il y a une dualité. Je crois qu'un Institut autour de la biologie, pour la défense de la vie, ne peut être placé que dans un cadre de sciences humaines. S'il n'est pas mis dans un cadre tel, nous ne saurons jamais. S'il est mis dans un tel cadre de sciences humaines, nous ne saurons pas définir pour autant les sciences humaines, mais lui, sera mieux défini par son contour.

Si j'avais à répondre aujourd'hui de l'Institut de la Vie, je lancerais l'électron et son onde, et en même temps la biologie et les sciences humaines. Car je crois que de toute cette conversation, il résulte que nous ne voulons pas développer l'anémone de mer, pas plus que dire : le pithécantrope est supérieur à 75% (le coefficient de 100% étant affecté à l'homme).

M. Gabriel MARCEL

Nous tomberions dans les fantaisies du Docteur SCHWEITZER.

.../...

M. Louis ARMAND

Il faut mettre la défense de la vie dans un cadre de sciences humaines, et si M. Gaston BERGER était vivant, je crois que c'est à lui qu'on aurait dû poser le problème, en disant : "Vous avez prêché l'Institut des Sciences Humaines au niveau le plus élevé, cela ne veut pas dire qu'il n'est pas imparfait. Mais comment placez-vous, là-dedans, l'Institut de la Vie ? ... de développement de la Vie ?" ...

M. CHARPENTIER

Et des valeurs.

M. Louis ARMAND

Et des valeurs. La vie est, à mon avis, nuancée. Elle est pondérée, la vie.

M. DELAY

Vous n'entendez pas la vie en tant que vie ?

M. Louis ARMAND

C'est pyramidal ... mais c'est au sommet.

M. Gabriel MARCEL

Monsieur Martial BUISSON ?

M. Martial BUISSON

C'est un problème qui me dépasse infiniment. Je travaille surtout dans la vulgarisation, et j'attends que vous dégagiez une synthèse, pour dire si elle est vulgarisable, et par quels moyens ?

.../...

M. CHARPENTIER

Elle est très vulgarisable, parce que je suis persuadé que le public s'intéresse de plus en plus à ces problèmes, et attend que des voix autorisées lui donnent des directives.

M. Gabriel MARCEL

Monsieur TERRAY ?

M. TERRAY

Je n'ai rien à dire. Ceci me dépasse de beaucoup et je vous écoute avec infiniment d'intérêt, afin d'essayer de comprendre le but vers lequel vous désirez aller. Car on a évoqué des problèmes extrêmement différents, aujourd'hui, qui touchent à la biologie, à la physique, à la mathématique, à la médecine. Je n'ai pas encore compris exactement vers quel but nous voudrions tenter d'aller. Mais il est intéressant d'écouter...

M. Gabriel MARCEL

Est-ce que le Duc de LUYNES ne voudrait pas dire quelques mots ? ... Cela nous intéresserait beaucoup de l'entendre.

DUC DE LUYNES

Je ne suis pas un savant, Monsieur le Président.

M. Gabriel MARCEL

Mais justement ...

DUC DE LUYNES

Sur le plan social, tout ce qui a été dit ce soir m'a

.../...

paru fort intéressant, passionné, même, et a souvent dépassé mes pauvres connaissances.

Je retiens évidemment, qu'il faudrait définir un objectif concret, et le plus tôt possible. Je retiens l'idée de provoquer une réunion très large de savants qui pourraient proposer une solution. Il faut trouver une solution à tous les problèmes évoqués, et une solution pratique. Je crois qu'il ne faut pas confondre vitesse et précipitation, mais le temps presse. Il n'y a pas de temps à perdre. Nous faisons évidemment partie de l'Occident. Nous avons devant nous de grands savants dont les découvertes menacent physiquement notre vie. Mais leur philosophie peut être plus dangereuse encore si elle apporte le néant, si elle supprime l'âme, si elle plonge l'humanité dans une angoisse qui est la pire de toutes.

C'est ce point de vue qu'il faut s'efforcer de défendre. Il faut trouver un moyen pratique de défendre cet idéal.

M. Louis ARMAND

Et, pour illustrer le mot "d'angoisse", il faut vraiment imaginer ce qu'on peut faire. Désormais, il est possible de programmer toute une série de satellites avec de bonnes charges nucléaires, qui, vraiment, circuleront au-dessus de chaque homme, et qui pourront être lâchés n'importe où, avec une très grande précision ... alors, cette fois-ci, l'épée de Damoclès thermonucléaire, sera une réalité matérialisée par le fait qu'on la verra passer tous les soirs au-dessus de soi, comme on a vu "Echo" cet été ... J'avoue qu'on a beau dire qu'on aura confiance dans l'homme qui détiendra le bouton ... eh bien, il faut se dire qu'un jour, si quelqu'un veut tous nous

.../...

agacer, tout en disant : "Mais je suis pacifiste ... je vais punir le méchant ... et puis vraiment, je peux le punir, parce que je ne me tromperai pas de carré ... " eh bien il faut se dire qu'actuellement, ceci est tout à fait possible. Autrement dit, le tsar de toutes les Russies peut maintenant le faire, comme il pouvait, autrefois, se payer des tueurs. Ce n'est peut-être pas lui qui le fera, d'ailleurs ... parce qu'un jour, cela se généralisera. Mais il faut savoir quel peut être le niveau de l'angoisse.

M. Gabriel MARCEL

Mais remarquez que votre exemple rejoint ce que je disais tout à l'heure sur l'aliénation, car je pense que, précisément, en se dotant lui-même d'une puissance de cet ordre, l'homme a contribué à se couper de la vie, certainement.

M. Louis ARMAND

D'une certaine manière.

M. de GRANFUT

Je me permets de faire une réflexion ; je rejoins l'observation de Monsieur Gabriel MARCEL, puisqu'il rejoint lui-même sa première idée d'aliénation. Je vais prendre la défense de ce qui a été mis en perpétuelle accusation depuis tout à l'heure, c'est-à-dire l'état de la civilisation moderne et de la science moderne.

Je suis assez surpris d'entendre des hommes éminents dire que toute la science moderne aboutit à une attaque systématique de la vie. Il faudrait tout de même faire l'actif et le passif, et se rendre compte que les découvertes médicales ont, par exemple, diminué la gravité des épidémies : elles ne sont peut-être pas encore entièrement supprimées, mais elles font certainement moins de victimes, proportionnelle-

.../...

ment, qu'autrefois, en définitive, toutes ces attaques que l'on énumérait tout-à-l'heure, aussi bien à ma gauche qu'à ma droite, ne sont - je vais employer un mot qui est très critiquable - ne sont que des bavures.

On ne peut pas faire circuler un certain nombre de millions d'automobiles, en France, sans tuer un certain nombre de milliers de gens par an. Il est certain que si l'on considère simplement le bilan de l'automobile, sous cet angle, c'est une atteinte à la vie. Mais d'un autre côté, on peut considérer que le niveau de vie, ou tout au moins l'agrément de la vie, a été, en contre-partie, considérablement amélioré.

Prenez l'exemple de la force atomique : c'est entendu, on ne peut pas faire exploser une bombe sans tuer sinon un certain nombre d'hommes, tout au moins un certain nombre d'êtres vivants. Mais, en contre-partie, vous disposez d'une énergie qui pourra être domestiquée, et qui contribuera à améliorer le niveau de vie général des individus ; si bien que j'ai l'impression qu'il ne faut pas condamner cet état de civilisation actuel, en disant qu'il est destructeur de vie. Si vous faites le bilan, il est infiniment, au contraire, propagateur de vie.

Et j'aborde même le problème de la surpopulation : la surpopulation, c'est tout simplement une anarchie entre, d'une part, un niveau de vie qui reste trop bas et d'autre part, les moyens médicaux. Je prends par exemple certains pays d'Afrique, tels l'Algérie, où des études que tout le monde connaît, ont particulièrement mis en évidence ces faits.

C'est donc, non pas tellement un Institut de défense de la Vie et d'accusation de la science, qu'un Institut

../..

qui aurait pour mission de définir les lignes directrices et de ne pas voir, à six mois ou à un an seulement, comme le disait le Père LEBRET des économistes.

Sa mission serait de programmer - pour employer un mot scientifique - pour déterminer à quel moment on doit employer tel ou tel moyen de développement, et, quelles sont les précautions à prendre pour éviter ces bavures dont je parlais tout à l'heure.

Voilà la simple réflexion que je voulais faire. C'est uniquement une défense de l'état de civilisation.

M. Gabriel MARCEL

Ce que vous dites est incontestable, mais je ne sais pas si cela touche, alors, au fond du problème.

M. TRUPTIL

C'est une défense de la civilisation, en tant que défense de la vie en quantité, mais pas nécessairement en qualité. C'est ce qui nous ramène au problème fondamental.

M. Gabriel MARCEL

On retrouve le problème de la vie.

M. TRUPTIL

J'aimerais, sur le plan pratique, dire quelques mots ; j'ai assisté déjà à une ou deux réunions préalables. De ces deux réunions, se dégage un sentiment commun de devoir : il y a quelque chose à faire. Et, en creusant le problème avec des personnalités aussi variées que celles réunies ce soir, nous nous apercevons que nous risquons de nous séparer, parce que nous voyons surgir des difficultés profondes.

N'y aurait-il pas un moyen de chercher à définir ce que devrait être l'Institut que nous envisageons, en cherchant à

.../...

préciser, dans notre propre esprit, ce que pourrait être utilement son rôle, au moins pendant une première phase d'existence ? Je pense tout haut devant vous : la recherche d'une méthode, pour aboutir à un résultat concret, ne pourrait-elle pas être envisagée ? Est-ce que nous ne pourrions pas demander à nos interlocuteurs de ce soir, d'envoyer, en quelques lignes, à M. MAROIS, l'indication de deux ou trois questions qu'ils aimeraient voir étudiées et mises au programme d'un tel Institut, si nous parvenons à le monter ?

Et ensuite, nous confronterons les programmes suggérés par les uns et les autres. Nous ne pourrions certainement pas, quelle que soit notre ambition et quels que soient nos moyens, aborder toutes les questions ; nous serons obligés de faire un choix ; mais, peut-être, par une concentration d'adhésion à certains thèmes qui paraîtront particulièrement fondamentaux ou particulièrement aptes à répondre à l'angoisse ou au besoin que nous éprouvons tous confusément, pourrions-nous arriver à définir la fonction, et connaissant la fonction de cet organisme, définir l'organisme lui-même ?

M. Gabriel MARCEL

Je crois que vous avez raison.

M. MAROIS

Moi, j'accepte avec enthousiasme cette suggestion.

M. Gabriel MARCEL

Je pense que c'est comme cela qu'il faudrait procéder, mais je voudrais savoir si tout le monde est d'accord ?

.../...

Monsieur OUDIETTE n'a rien à dire ?

M. OUDIETTE

J'ai surtout écouté, et je suis très intéressé par ce qui a été dit.

Je voudrais simplement ajouter que, depuis dix ans, je suis associé modestement à ce qu'on appelle "la vie des affaires". Je constate que cette vie des affaires, bien qu'elle porte le nom de "vie", est en réalité très indifférente à la vie. Il y a là un scandale ; vous avez employé tout à l'heure l'expression d'aliénation : parmi tous les êtres humains "aliénés", je crois que l'homme d'affaires est l'un des plus aliénés ; il n'a même plus la maîtrise de sa propre pensée.

Bien sûr, dans la pratique, je suis d'accord avec les dernières interventions. Les entreprises ont participé pour leur modeste part, à ces progrès techniques. Ces améliorations, elles, ont une certaine part de mérite. Mais nous parlions tout à l'heure de valeurs, et nous sommes bien obligés de nous situer dans cette partie du monde qu'on appelle le monde occidental, et qui y reste encore assez attaché. Les entreprises, qu'elles soient publiques ou privées, sont dirigées à peu près de la même manière. On constate chez leurs dirigeants un certain émiettement des responsabilités et une certaine volonté de puissance, qui sont assez contradictoires. Et je ne suis pas certain que ce système, qui se survit à lui-même, actuellement, soit vraiment adapté aux responsabilités qui pèsent sur les hommes.

Peut-être pourrait-on envisager de mettre cette question à l'ordre du jour. J'ai entendu parler de "programmation" c'est un mot que les hommes d'affaires n'aiment pas beaucoup parce qu'il implique une certaine ^{main} mise de la puissance pu-

.../...

blique ; j'aime mieux le mot "d'économie concertée", bien qu'on ironise un peu à son sujet - ... Mise en commun des expériences des hommes, et cheminement intellectuel concerté paraissent d'une nécessité absolue.

M. Gabriel MARCEL

Votre intervention est très utile, parce que ce problème de la vie de l'homme d'affaires et de ce que devient la vie pour l'homme d'affaires, est très important et très significatif. Nous nous rendons très bien compte, nous, ignorants, que la vie de l'homme d'affaires est de plus en plus inhumaine. Mais il s'agit de savoir si- et c'est ici que je réponds à Monsieur de GRANRUT - jusqu'à un certain point, qui peut-être infinitésimal, il n'y a pas déjà, chez l'homme de la rue, quelque chose qui va dans le sens de l'inhumanité de la vie de l'homme d'affaires.

Et, je poserai une question à laquelle j'avais fait, je crois, allusion l'autre jour, qui pour moi serait fondamentale : ce serait là ma contribution à ce que demandait Monsieur tout à l'heure, pour cette étude d'ensemble : c'est le problème de l'amour de la vie. Je disais : Je crois que la vie est de moins en moins aimée. Je crois qu'il y a une espèce d'attachement ... comment dirai-je ? ... presque mécanique, si vous voulez, à la vie, qui n'a peut-être plus aucun rapport avec l'amour de la vie proprement dit.

N'est-ce pas, je vais dire une chose qui à l'air un peu naïve, et un peu sottie, mais cet amour de la vie, qui se traduisait, par exemple, par le chant dans l'école de métier me paraît une chose extraordinairement importante. Eh bien tout de même, ce n'est pas un hasard si cela a disparu.

Et pour moi, cela pèse infiniment plus, sur le plan qui est le mien, que les remarques encourageantes que vous

.../...

pouviez faire sur les progrès techniques absolument incontestables, que nous devons à la science.

Est-ce que le monde que la science tend à constituer n'est pas un monde où l'homme sera amené à aimer de moins en moins la vie, à lui être, au fond, de plus en plus indifférent, et même, d'une certaine manière, à la mépriser ?

Je rappelle, puisque beaucoup de personnes qui sont ici n'étaient pas là l'autre jour, que j'ai fait allusion à un livre d'un auteur allemand

Je trouve ce livre extrêmement intéressant, et j'aurais aimé qu'il fût traduit. Dans ce livre, l'auteur qui a vécu beaucoup en Amérique, développe l'idée très curieuse que l'homme tend à se considérer de plus en plus comme inférieur au produit de son activité ; qu'il tend de plus en plus à considérer qu'au fond, ce que nous appelons "la nature" ou "la vie", si vous voulez, c'est une espèce de bousillage, par opposition aux merveilles de la technique humaine. L'homme est ainsi, d'une certaine manière, jeté à la ferraille.

Eh bien je crois que cette affirmation est extrêmement importante, et extrêmement grave, si elle est vraie. A mon sens, ce problème dépasse même, d'une certaine manière le problème de l'axiologie, bien qu'il y touche.

Car il ne s'agit plus tellement, même, de valeurs, mais de certaines relations vécues ou non vécues, entre l'homme et ce qu'il appelle "la vie"

J'ai écrit autrefois : "L'homme a dénoncé le pacte nuptial qui le liait à la vie" ... eh bien, si c'est vrai, c'est quelque chose de prodigieusement important. Cela ne veut pas dire du tout qu'on puisse revenir sur le dévelop-

.../...

pement technique. J'ai dit cent fois que c'était une absurdité. Mais cela veut dire que si ce développement technique n'est pas d'une certaine manière compliqué et compensé comme le voulait Bergson, par un développement d'un ordre tout à fait différent, alors là, il est très probable que l'humanité va à la catastrophe définitive.

Voilà exactement ce que je pense. Et pour moi, c'est cela, dans ma perspective à moi, qui est l'essentiel. Est-ce que Monsieur Pierre BARTHOLIN ...

M. Pierre BARTHOLIN

Je m'excuse, après ce que vous venez de dire, de revenir à une position extrêmement terre à terre et concrète. Je suis persuadé que l'Institut de la Vie aura énormément d'objets d'études, mais je crois que nous avons intérêt à essayer de créer cet Institut assez rapidement si possible, comme l'un de nous le disait tout à l'heure.

Pour le moment, si je comprends bien, cet Institut, c'est une sorte de Patronage, ou de Haut Comité. Mais très rapidement, ce Comité devra avoir une certaine structure administrative. Il faudra savoir quelles seront ses liaisons, disons, avec des Universités qui sont des entreprises plus ou moins politiques, ou des entreprises libres. Il faudra qu'il ait un budget. Il faudra qu'il soit un organisme vivant, le plus tôt possible. Il est difficile d'envisager quel sera cet Institut, étant donné les directions dans lesquelles il semble qu'on doive s'orienter. Mais, ce que je crois, c'est que nous n'arriverons jamais, dès le départ, à circonscrire les objets d'études. Je le pense, tout au moins.

Alors, est-ce qu'il ne faudrait pas, quitte à créer un noyau relativement petit au départ, essayer de faire rapidement quelque chose, en intéressant sur un plan bassement ter-

.../...

re-à-terre et financier, un certain nombre de personnes ..

M. Gabriel MARCEL

Mais ne croyez-vous pas qu'il faudrait, pour cela - et ce n'est pas en contradiction avec ce que disait Monsieur tout à l'heure - essayer d'établir une sorte d'ordre d'urgence ?

M. OUDIETTE

Certainement.

M. Gabriel MARCEL

Cela peut aller dans le sens de ce que disait le Père LEBRET, qui touchait à des problèmes brûlants et immédiats. Mais là, ce qui m'inquiète un peu, personnellement, et je voudrais savoir ce que répondrait M. MAROIS, c'est que si nous nous attaquons au problème des pays sous-développés, il me semble que nous entrons dans un domaine immense, avec des moyens dérisoires. Et nous ne pouvons pas entrer en compétition avec ce que les Etats décident de faire. Néanmoins, j'aimerais savoir ce que dirait le Père LEBRET, là-dessus ?

R.P. LEBRET

Ce qu'il y a de grave, c'est que les sociologues qui s'occupent de développement, ont introduit depuis quelques années un élément nouveau, dans leur analyse, qui s'appelle "la joie de vivre". La joie de vivre est plus grande dans les pays sous-développés, que chez nous. Nous retrouvons l'axiologie de Monsieur CHEVALIER. Nous cédon au désir insatiable de biens de confort pouvant croître indéfiniment, mais nous ne serons plus jamais heureux. C'est là que le problème des valeurs se pose. Nous sommes

.../...

en train de démolir le monde en appelant "développement" ce qui est l'accès à notre genre de vie à nous, genre de vie qui nous démolit en partie. C'est toujours le problème axiologique que nous retrouvons : il est capital.

M. CHARPENTIER

La question est de savoir si la civilisation est uniquement le développement des besoins.

M. Louis ARMAND

Il y a un point extrêmement précis : on a parlé de "programmation", mais il est évident que prévoir l'avenir est devenu une maladie. Il n'y a pas de doute que la joie de vivre directe, et au sens que vous disiez, était liée à la non-prévision ; et alors là, il y a une dualité extrêmement facile, sur le plan philosophique, à développer. L'homme est-il heureux en programmant sa vie : ses enfants, ses petits enfants, les études qu'ils doivent faire, les décorations à tel âge ? ... etc ...

M. Gabriel MARCEL

L'entrée à Polytechnique ..

M. Louis ARMAND

Oui, ou bien est-il heureux en étant comme l'autodidacte ? ... Ce sont deux montages tout à fait différents. Nous nous sommes engagés profondément dans la programmation de tout. Et l'on démontre sans aucune difficulté que c'est exponentiel, c'est-à-dire qu'à partir du moment où l'on dispose de drogues qui guérissent, on peut programmer même à l'intérieur d'une maladie. Nous savons que quand nous sommes atteints d'une grippe, nous pourrions, trois jours après, reprendre notre activité.

.../...

Ceci étant, il y a une antinomie absolue entre les deux considérations. Or, nos économistes se répandent dans les pays sous-développés, qui leur disent : "Evidemment, vous n'avez pas prédit ce qui va se passer, s'il ne pleut pas". C'est comme cela que commence la sagesse, mais n'est-ce pas comme cela qu'on introduit l'angoisse ?

C'est pourquoi je vous dis tout de suite : on débouche dans la philosophie dès qu'on ne prend pas la biologie au sens oxydo-réduction.

M. Gabriel MARCEL

Là, nous nous rencontrons absolument, mais je crois que c'est ce que disait le Père LEBRET ?

M. Jean DELAY

Il me semble qu'il faudrait aussi essayer de définir cet Institut, par rapport aux autres Instituts déjà existants ? parce que, enfin, le problème, par exemple, de l'aide aux pays sous-développés, l'U N E S C O et d'autres organisations s'en occupent.

Pour les problèmes de la biologie proprement dite, il existe des Instituts de biologie dans toutes les Universités de France.

Pour les problèmes de psychologie, ou le problème des valeurs, il y a partout des Instituts de psychologie et des Instituts de philosophie.

Alors, il me semble qu'il faudrait limiter l'objet de cet Institut à quelque chose qui diffère des buts des autres Instituts.

M. Gabriel MARCEL

Quelque chose de résiduel, en une certaine manière.

.../...

M. TRUPTIL

Nous étions arrivés à cette conclusion, dans les réunions précédentes. Il faut faire l'inventaire de tout ce qui se fait de parallèle ; et c'est pourquoi je suggérais, tout à l'heure, de poser un certain nombre de questions qui pourraient faire l'objet d'un programme, parce que nous devrions en éliminer, lorsque certaines passeront les possibilités d'étude, et parce que d'autres sont traitées déjà ailleurs, de façon suffisante.

M. Jean CHEVALIER

Je peux tout de suite donner une réponse à Monsieur le Professeur DELAY, en ce qui concerne l'UNESCO. Je crois que cet Institut de la Vie se distinguerait très nettement de tout ce que l'UNESCO fait ou peut faire, parce que l'UNESCO n'a absolument aucune doctrine. L'UNESCO cherche à répondre à des besoins définis en termes de nombre d'Experts, nombre de bourse, quantité d'équipements à fournir à tel ou tel pays, en termes de budget, en termes de dollars. Et je dois vous dire qu'elle est tristement dépourvue de la moindre philosophie, et qu'elle est radicalement incapable de donner à l'humanité ce dont elle a le plus besoin.

Ceci dit, je suis un des serviteurs de l'UNESCO, mais je dois en connaître les limites, et il ne faut pas se faire d'illusions sur les organisations internationales.

Donc, là, je crois qu'il y a des limites. Quant à ce que disait le Professeur DELAY sur l'imprévoyance dans les pays sous-développés, et sur notre manie de prévoir les besoins de notre société, je me demande si ce n'est pas lier l'imprévoyance à un certain nombre d'insécurités ou de soumissions aux forces qui nous dépassent ?

.../...

Alors qu'au contraire, le souci de prévoir est lié à deux éléments : un sentiment d'insécurité et un sentiment de capacité de dominer le monde. Si vous voulez, quelque chose à la fois de cartésien et de pascalien, d'où la nécessité de prévoir.

M. Gabriel MARCEL

Vous dites pascalien ... j'aurais dit plutôt prométhéen.

M. Jean CHEVALIER

Ou Prométhéen. Alors là, je crois qu'il serait bon de mettre l'accent sur cet Institut de la Vie ... j'accepterais l'avertissement qui nous a été donné par Me du GRANRUT, sur la valorisation de la vie, plutôt que sur la critique de la société présente. Il faut valoriser la vie, mais la valoriser non pas, à mon avis, dans un sens éthique. Je dois dire que la morale m'est profondément indifférente.

M. Gabriel MARCEL

Ah, mais sûrement.

M. Jean CHEVALIER

Je dirai qu'elle est même choquante. Il faudrait la valoriser ontologiquement. Et la morale, je dirai, vient par surcroît.

R.P. LEBRET

La morale, c'est la croissance ontologique, alors nous sommes d'accord.

M. CHEVALIER

Alors, c'est tout ce que je voulais dire.

.../...

R.P. LEBRET

Toute la morale est pour le bien de l'homme, et même en morale chrétienne, elle n'est pas pour le bien de Dieu, auquel nous ne pouvons rien.

M. CHEVALIER

Dieu n'est pas moral.

R.P. LEBRET

Il est au-dessus.

M. Gabriel MARCEL

Je crois qu'il y aurait lieu de réfléchir sur les limites dans lesquelles il est souhaitable que la prévision intervienne dans une vie humaine, alors qu'au delà de ces limites, elle peut devenir quelque chose d'absolument destructeur. Il y a sûrement là une espèce de ratio qui est à trouver, entre la prévision et l'imprévision. Cela, c'est tout de même un problème très important dans la ligne de ce que vous dites.

M. Jean DELAY

C'est plutôt un problème de caractères. Les caractères qui exagéreront cette programmation, et d'autres qui, au contraire, la laisseront de côté.

R.P. LEBRET

Je ne sais pas si le problème est réel. Il faut faire une bonne programmation. La ville de Sao Paulo était de 132 000 habitants. En 1957 sa population était de 3 millions, et maintenant de 4 millions. Elle a 65 kms de long et 45 de large. C'est une ville inhumaine. Nous y avons travaillé : c'est une ville qu'on pourrait rendre humai-

.../...

ne. On prévoit maintenant sa rectification. Donc, ce n'est pas l'excès de prévisions, c'est la prévision trop partielle, qui est le malheur. Quand j'aborde une civilisation où je rencontre des gens qui ont la joie de vivre, il faut que je voie comment leur conserver cette joie de vivre, tout en modifiant leur genre de vie physique.

Je n'attaque pas la prévision, mais les prévisions de petits sorciers qui ne veulent pas voir la nécessité du problème. Nous retombons sur la nécessité de la synthèse. Et le malheur de ce monde, c'est qu'il n'y a plus d'hommes de synthèse.

M. Louis ARMAND

C'est par cela que nous avons commencé la conversation, ce soir.

M. JAUDEL

Quand on fait un parallèle entre les pays sous-développés et les pays civilisés, on voit l'atroce peine humaine qui pèse d'un côté, et les immenses possibilités de vie qu'il y a de l'autre. C'est le problème d'Aldous Huxley qui avait écrit, à propos d'un ouvrage d'un de ses amis sur "la vie au Mexique" : "L'homme a beaucoup perdu depuis qu'il a perdu cette fraîcheur de perception, cette intuition qu'il avait autrefois, dans les premiers temps". Mais il ajoutait avec beaucoup de pertinence, à mon avis : "Il n'a plus à supporter l'atroce peine de l'homme".

Permettez-moi de donner des chiffres : un monde où l'âge moyen est de 12 ou 15 ans, et un monde où l'âge moyen est de 70 ou 75 ans, sont deux mondes très différents. Un monde où 90% de la population est analphabète, et un

.../...

monde auquel nous avons à donner non seulement un minimum de culture, mais l'espoir d'une culture pour tous ceux qui la désirent, sont deux mondes très différents.

Alors, je crois que le but que nous pouvons rechercher est le suivant :

Qu'est-ce que cette civilisation qui nous est chère et dont nous sommes tous solidaires, nous a retiré ? Qu'est-ce qu'elle nous a retiré au point de vue de la connaissance irrationnelle du monde, au point de vue de l'intuition ? Et dans quelle mesure pouvons-nous faire un effort pour nous enrichir en gardant tout ce que la civilisation, la science nous a donné, d'une part, et ce que ces puissances de l'homme sauvage nous avaient apporté autrefois, et que nous avons perdu ?

Voilà, je crois, le problème qu'on peut poser.

M. Gabriel MARCEL

Monsieur HERRENSCHMIDT.

M. HERRENSCHMIDT

Messieurs, je suis très impressionné par ce que j'ai entendu. Je crois que je n'apporterai pas grand chose au débat.

Je dirai simplement que j'ai retenu, comme un des faits les plus frappants pour moi, qui suis dans le commerce des affaires et dans la conduite des hommes, par mon activité d'homme d'affaires, c'est, selon l'expression que quelqu'un a prononcée, "l'atomisation de la pensée humaine", dans des domaines qui ne sont plus la science ou la philosophie.

Je peux vous en donner une illustration, par le simple fait qu'ayant accompli une carrière, et commençant à en accomplir une seconde, j'ai des éléments de comparaison. Et je

.../...

suis extrêmement frappé de voir combien nos affaires humaines, nos affaires d'entreprises sont peu animées par une pensée véritable. C'est ce qui manque le plus au fond. OUDIETTE l'a dit tout à l'heure, justement : nos préoccupations sont de court terme. Ce n'est pas de la pensée. Il n'y a plus rien qui vienne de haut, et qui vise à une action relativement continue, et relativement lointaine. Et cette situation conduit à un extraordinaire désarroi.

J'ai, pour certaines raisons, essayé de rassembler des entreprises sur des problèmes qui sont les leurs, entendus peut-être d'une façon un peu plus élevée que les techniques de chacune d'elles, en vue de les aider dans leur propre objet final.

Eh bien, là encore, on se heurte à cette absence de pensée commune, à cette absence de finalité pour tout dire ; et personne ne vient défendre les intérêts pourtant faciles à deviner, à comprendre, les intérêts de tous, les intérêts finalement d'une civilisation qui nous est chère en raison de ces valeurs dont on a parlé aujourd'hui.

Je le dis, j'ose même l'affirmer, c'est presque une découverte pour moi : je constate une grande différence entre la masse de ce qui fait un pays, et d'autre part certains secteurs de ce même pays, constitués par ceux qui considèrent plus volontiers, en raison de leur formation, en raison de leur vocation aussi, les perspectives plus lointaines, je veux dire les secteurs publics. C'est peut-être encore dans les secteurs publics, les Administrations, pour tout dire, les services publics que la notion du service rendu se trouve se maintenir dans les meilleures conditions ; cette notion n'est au fond, il me semble, qu'une sorte de charité déchristianisée, déspiritualisée, mais qui comporte encore une flamme.

.../...

M. Gabriel MARCEL

C'est important et grave ce que vient de dire Monsieur HERRENSCHMIDT. J'aimerais savoir si ceux qui ont des expériences assez comparables à la sienne, seraient de son avis sur ce point ?

M. Louis ARMAND

J'ai entendu très souvent cette opinion.

M. Gabriel MARCEL

Correspond-elle à votre expérience qui est très vaste ?

M. Louis ARMAND

Oui, il n'y a pas de doute. M. HERRENSCHMIDT a très bien exprimé son opinion. Je crois que l'homme a besoin de se nourrir de transcendance, et quand il en trouve facilement dans son métier, il la prend, comme il prenait de la nourriture dans ce qui poussait autour de lui.

Mais, là, nous sommes très loin de la défense de la vie. Je vous signale que, dans ce domaine, des problèmes extrêmement graves se posent. Il ne s'agit plus de pays sous-développés, mais de l'inverse, de pays très développés. Il est très probable qu'au point de vue économique, nous aurons à vivre des périodes où les gens devront changer de métier au cours de leur carrière. Cette probabilité de changer de métier sera de un sur deux. Or, nous sortons d'une civilisation où a été développé l'amour du métier. On s'aperçoit maintenant que la conscience professionnelle ne se situe pas très haut dans le cerveau. On a mis longtemps à s'en apercevoir : c'est pourquoi on a trouvé naturel d'attacher l'homme à son métier. Mais il s'y attache trop, si bien que c'est un déchirement, quand il en change.

.../...

Et une grande partie des reconversions vont être douloureuses ... on ne peut pas aimer l'agriculture et envisager de changer de métier ; on ne peut pas demander aux hommes d'aimer leur métier de mineurs, et leur demander ensuite de changer de métier. Il faudra donc proposer d'autres satisfactions, et très vite.

La satisfaction d'aimer son métier, au point d'être fier d'avoir le métier de son père et de son grand-père, va être remplacée. Les hommes devront chercher leur fierté dans l'aptitude à changer de métier.

Et le nouveau langage à leur tenir devra être : "Tu es assez jeune pour pouvoir te reconvertir".

Mais voyez comme il va falloir, pour trouver la même satisfaction dans le métier, changer vraiment d'éducation.

M. Gabriel MARCEL

Et est-ce que cela n'entraînera pas, très souvent, un transfert du lieu de travail, un changement complet d'ambiance, un déracinement ?

M. Louis ARMAND

Par exemple, la satisfaction d'être cheminot était valable trois générations, avec une très grande proportion de réussites. Le cheminot doit envisager, maintenant, que la plupart de ses fils ne seront pas cheminots. Par conséquent, il y a rupture familiale. Ensuite, il paraît probable que quelqu'un qui commence à faire du chemin de fer, ne finira pas sa carrière en faisant du chemin de fer, si la productivité augmente avec les chiffres qui sont donnés dans les plans. Il ne s'agit pas de fiction, il s'agit simplement de savoir lire les chiffres qui sont dans les plans.

.../...

C'est dire qu'il va falloir trouver des transcendances attachées aux métiers, moins faciles que celles utilisées jusqu'ici.

M. Gabriel MARCEL

N'y a-t-il pas déjà eu une évolution ? L'attachement du mineur à la mine est-il aussi puissant qu'il l'a été autrefois ?

M. Louis ARMAND

Cela dépend ... parce qu'il ne faut pas oublier qu'à l'origine, c'étaient les forçats.

R.P. LEBRET

Je reviens aux valeurs : je suis allé au Carnaval de Rio ... que cela ne vous scandalise pas. Je suis d'abord allé au spectacle officiel ... c'était conventionnel ... des chars qui n'avaient pas grande esthétique ... et j'ai demandé à mon compagnon de me conduire dans une rue où allaient travailler les équipes de danse, provenant des "favelas" c'est-à-dire des Bidonvilles. J'ai vu un spectacle d'un art vraiment merveilleux, ordonné, correct, un grand spectacle de gens qui, dans leur civilisation de favelas, passent leur année à prévoir leurs manifestations de l'année prochaine et à économiser pour créer des vêtements. C'était un effort de pauvres gens, pour montrer qu'ils étaient capables d'être plus.

J'ai trouvé cela passionnant. Nous retrouvons donc des valeurs dans une civilisation ^{supprimer} :/les favelas, installer les favelas en grands blocs pour leur faire vivre une vie de sous-prolétaires, n'est-ce pas un recul ?

M. Pierre AUBE

Avant de demander à CLERMONT-TONNERRE de conclure, je voudrais dire que notre manque de programmation, ne

.../...

nous a pas échappé, mais nous avons attendu que les uns et les autres viennent nous donner leur propre pensée. Et pour que cette pensée ne reste pas, aujourd'hui, seulement exprimée par quelques Français, nous avons lancé des invitations au-delà de nos propres frontières, pour une réunion qui doit se tenir le 9 avril, et pour laquelle le Duc de LUYNES a bien voulu nous prêter la magnifique Bibliothèque du Château de Dampierre.

Par conséquent, veuillez noter que ce jour-là, nous allons essayer de dégager les grandes lignes de force, de dégager un programme, de donner une ossature à notre Institut de la Vie. Ce que nous pouvons dire, c'est que l'Institut de la Vie doit faire comprendre aux hommes que nous n'avons pas peur de la mort, que là n'est pas le problème ; que ce que nous avons voulu, c'est passer un flambeau à ceux qui nous suivent au moins aussi beau que celui que nous avons reçu de nos propres parents ; devant la haine actuelle de la vie, devant la dégradation humaine, l'avenir se présente sous un jour évidemment très angoissant pour la plupart des êtres qui, comme nous, présentent ce que sera la vie des hommes dans certaines civilisations, ainsi que le Révérend Père LEBRET voulait bien nous le décrire tout à l'heure.

M. Gabriel MARCEL

Monsieur de CLERMONT-TONNERRE voudra-t-il bien conclure, ou dégager l'essentiel ?

M. de CLERMONT-TONNERRE

C'est redoutable. Je crois qu'il serait extrêmement paradoxal, pour répondre à l'interrogation de Monsieur CHEVALIER, tout à l'heure, de demander à l'Historien de prendre part à un débat pareil, et de conclure, s'il était simplement

.../...

le spécialiste du passé, ou l'interprète du présent, à travers le passé.

Et je serais donc incapable de parler si, par bonheur, M. Gabriel MARCEL, dans son Journal métaphysique, n'avait pas donné de l'Histoire un aspect tout à fait différent en rappelant qu'en réalité l'Histoire est la négation du présent, qu'elle est incapable de restituer le passé à notre connaissance, et qu'elle est, en réalité, le devenir.

Je pense qu'en disant cela, Monsieur Gabriel MARCEL a fait en vue la conception mathématique actuelle du temps, c'est-à-dire le présent continu.

Alors, si l'Histoire est le devenir, je pense qu'en nous plaçant hors de l'espace et du temps conventionnel, en nous plaçant dans l'espace, dans la physique du cosmos, nous pouvons concevoir beaucoup plus facilement quelles sont les lignes de force de l'Institut de la Vie, et quelle est l'unité profonde des problèmes qui nous sont apparus si divers.

Ces problèmes nous sont apparus si divers parce que nous les avons examinés sous un angle anthropocentrique.

Nous avons d'abord envisagé des menaces matérielles : la menace de la faim, la menace de l'épuisement, ou de la sublimation génétique, les menaces que la science moderne suscite, soit par l'excédent de puissance qu'elle peut confier à des mains imprudentes, soit simplement par les imprudences qu'elle peut commettre en modifiant des équilibres que nous sommes encore loin de bien connaître.

Mais tout cela, ce sont des menaces matérielles auxquelles, il semble exister une réponse, si l'on se place dans le devenir de la vie, dans la permanence extraordinaire que manifeste la vie, sous les pires conditions, dans

.../...

les capacités de défense, d'auto-défense que la vie développe elle-même... - je pense, pour ne citer qu'un exemple, aux bactéries que l'on a trouvées dans les eaux résiduelles des piles atomiques américaines, et qui vivent dans des concentrations de radiations qui devraient tuer des millions de fois la vie ; je pense à des arbres, à des animaux, des insectes, qui ont su s'adapter aux conditions les plus prodigieuses, depuis l'ère primaire ; je pense au ténébrion qui vit dans la farine sèche et qui fabrique lui-même son eau métabolique ... on pourrait citer des exemples à l'infini ... Le problème n'est pas là, en réalité. A tous ces problèmes, il y a une réponse.

Le problème de la faim, certes ... mais si l'on regarde objectivement ce problème, je pense, parce que c'est mon métier, que la terre est très loin d'avoir fourni toutes les possibilités de nourriture qu'elle est capable d'apporter aux hommes.

Somme toute l'agriculture a fait très peu de progrès, à peu près pas, depuis le néolithique. Le nombre des espèces cultivées n'a guère varié. Le nombre des espèces acclimatées n'a guère augmenté. Et quant aux réserves qu'offre la mer, elles sont à peine explorées. Et nous ne parlons pas des possibilités qu'apporte la synthèse, des possibilités qu'apportent même tout simplement, dans des zones arides, certaines méthodes de culture, comme les cultures sans sols ; que l'on peut développer d'une façon considérable et qui, dans certains pays comme la Birmanie, par exemple, ont déjà sauvé des populations entières de la faim.

Il y a donc des réponses. Ce n'est pas cela qui fait l'unité de nos problèmes.

Ce qui fait l'unité de nos problèmes, c'est l'attitude de

.../...

l'homme en face des menaces à la vie. Et pourquoi l'attitude de l'homme ? Parce qu'il est probable que l'homme actuellement est l'expression suprême de la vie, en ce sens qu'il a pour la première fois apporté à la matière la conscience, et une certaine liberté. La conscience, en tout cas, et la pensée. C'est bien là la caractéristique de l'homme. Et quelle que soit son évolution, dans l'avenir, cette évolution sera toujours marquée de cette conscience et de cette pensée, et c'est ce qui différencie toujours l'homme de toutes les autres formes possibles de vie.

Eh bien, le point commun, par conséquent, de notre recherche, le point commun de nos préoccupations, c'est l'homme. Et c'est bien, par conséquent, de l'homme que s'occupera l'Institut de la Vie, et non pas l'Institut de la défense de la vie. "L'Institut de la Vie", tout court. Car "l'Institut de la Vie", cherchera, en réalité, à rétablir l'équilibre entre l'homme et son milieu, entre l'homme et sa pensée, entre l'homme et son évolution ; en un mot, ce qu'il cherche à être, c'est d'être non seulement le quartier général de la défense de la vie, comme l'avait défini Jean ROSTAND, mais c'est d'être aussi le lieu géométrique de toutes les forces qui tendent à la promotion de la vie, et par conséquent le lieu géométrique, également, de toutes celles qui s'opposent à la destruction, à la centrifugation de cette même vie.

Et cette unité permet des solutions simples, des cheminements immédiats.

Cette vie, qui cherche son équilibre, eh bien elle doit le trouver par la confrontation des hommes de bonne volonté. Elle doit surtout par la restauration du dialogue et de la confiance entre les hommes qui savent, entre les hommes qui pensent, entre les hommes qui croient, et les masses qui ont peur.

A un dîner précédent, j'ai évoqué les terreurs de l'An

.../...

Mille. Je pense qu'une des tâches directes de l'Institut de la Vie - cette idée a été, il y a quelques minutes, exposée par l'un d'entre nous - consiste à lutter contre la peur. Lutter contre la peur, c'est éduquer, c'est renseigner. Mais, pour pouvoir éduquer et renseigner, encore faut-il, au préalable, avoir fait l'accord de ceux qui savent.

Ainsi se dégagent nos objectifs. D'une part, trouver les lignes de pensée communes, les lignes de foi communes, et les lignes de recherches communes, entre les hommes qui, quel que soit leur métier, sont les responsables de la civilisation dans laquelle nous nous engageons.

Et puis, transporter leur message, ensuite, vers les masses, de façon à rassurer ces masses, et à les faire espérer.

Je pense qu'en quelques mots, voilà le programme de l'Institut de la Vie, et tout en ayant été extrêmement succinct, je crois avoir également traduit, en grande partie, tout ce que vous avez bien voulu, avec beaucoup plus de talent, nous exposer ce soir. Merci.

(Applaudissements)

M. Gabriel MARCEL

Il me reste à remercier beaucoup le Duc et la Duchesse de LUYNES, de bien vouloir nous recevoir au Château de Dampierre, le 9 Avril.

x

x

x